

Et il souriait doucement. Il reprit :

—Je mourrai ici, sous ces grands arbres, ou bien dans deux ou trois jours, chez moi, dans mon lit. Deux ou trois jours de plus ou de moins, qu'est-ce que cela peut faire ? Et songez, songez, dit-il avec un effort qui visiblement trahissait de cruelles tortures, que je ne mourrais pas tranquille si je ne m'entretenais avec les témoins, et avec Pontalès.

—Qu'il soit donc fait selon votre volonté, monsieur ! fit le médecin avec tristesse.

Il fit signe aux témoins d'approcher. Briard était déjà près de lui, serrant dans les siennes les mains du général. Chavanon et Raucourt se tenaient à quelques pas. Ils accoururent. Le général avait les yeux fermés. Il semblait se recueillir, afin d'expliquer sa pensée avec le moins de mots possible et d'éviter ainsi l'énorme fatigue de s'exprimer. Il les rouvrit, regarda tour à tour ceux qui étaient là.

—Je ne vois pas M. Jaguelain, dit-il.

On fit signe à Jaguelain qui s'approcha aussi. Il était pâle et assez décontenancé. La mort de ce brave homme qui s'éteignait là, devant lui, courageusement, était une injustice. Cheverny lui était inconnu. Il ne l'avait pas attaqué. Il mourait parce qu'il avait voulu se substituer à un lâche. Et devant ce moribond, Jaguelain baissait les yeux. Le général le considéra longtemps.

—Je comprends ce que vous pensez, monsieur, dit-il, et c'est justement parce que je le comprends que je crois être sûr que vous ne vous refuserez pas de vous prêter à ce que je vais demander, à ce que j'ai le droit d'exiger.

—Parlez, monsieur, dit Jaguelain, mais croyez bien que si j'avais pu prévoir...

—N'achevez pas, si vous n'aviez pas voulu vous battre, je vous aurais insulté et je vous y aurais contraint. Donc, monsieur, pas de regrets. Vous m'avez tué proprement.

Il y eut un silence, après quoi :

—Seulement, je suis connu. J'occupe une haute position dans l'armée. Ma mort ne passera point inaperçue. Si les faits, tels que vous les avez vus, étaient connus du public, mon ami Pontalès pour l'honneur de qui je me suis battu serait déshonoré et j'aurais donc été à l'encontre du but que j'ai voulu atteindre. Cela ne se peut pas.

—Ce lâche ne mérite pas que vous le défendiez, murmura Briard.

—Taisez-vous. Je veux que son honneur reste intact.

Et le général ferma les yeux de nouveau. Devant son esprit, en ce moment suprême, passaient, charmants, les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Il revoyait Thérèse telle qu'il l'avait aimée.

Elle était si belle, si douce, si tendre. En se rappelant la jeune fille qui avait préoccupé son cœur, il lui semblait, au milieu de sa fièvre et des souffrances intolérables de sa blessure, être enveloppé d'un air frais et parfumé. Et dans cette âme haute et chevaleresque il y avait comme une joie de souffrir. N'était-ce pas pour Thérèse qu'il s'était battu ? L'honneur de Pontalès, c'était l'honneur de Thérèse. Il avait donné une première fois sa fortune. Une seconde fois il donnait sa vie. Il aurait ainsi veillé sur l'amie de son cœur, pendant toute son existence. Il allait mourir gaiement, n'ayant qu'un regret, un seul :

—Ah ! si elle avait pu savoir que je la chérissais, si, même n'ayant pour moi que de l'estime et de l'amitié tout d'abord, elle m'avait épousé, comme elle m'eût aimé à la longue, à force de me connaître ! Car elle m'eût aimé ! Elle m'eût aimé ardemment !

Et son cœur fondait, à cette seule pensée. L'honneur, la tranquillité de Thérèse étaient menacés. Il fallait la sauver. Alors, se relevant un peu, soutenu par le médecin et d'une voix presque forte trahissant la mâle énergie de ce brave :

—Messieurs, c'est un mourant qui vous parle. Il ne prie point. Il ordonne. Je veux que de cette rencontre deux procès-verbaux soient rédigés. Le premier sera livré à la publicité. Ce procès-verbal relatara la rencontre entre M. Jaguelain et moi, pour des motifs d'intérêt privé. Il ne sera pas fait mention des incidents dont vous avez été les témoins et au lieu de figurer comme adversaire de M. Jaguelain, Pontalès sera nommé, avec M. Briard, comme mon second témoin. C'est donc

moi qui devais me battre avec M. Jaguelain. Ce n'est point Pontalès. Vous m'avez compris ?

Il s'exprimait d'une voix nette comme s'il avait été sur le champ de manœuvres ou sur le champ de bataille, distribuant des ordres à ses officiers.

—Nous avons compris, fit Briard.

Chavanon et Raucourt se contentèrent de baisser la tête en signe d'affirmation. Jaguelain ne disait mot. Quant à Pontalès il était, à dix pas de là, assis contre un arbre, regardant vaguement, hébété, cette scène, sans rien voir, et ne sachant pas, sans doute, s'il était bien éveillé, ou si plutôt il n'était pas le jouet de quelque cauchemar.

Cheverny se taisait maintenant. Très oppressé, on eût dit qu'il allait rendre l'âme. Le médecin lui versa un peu de cordial sur les lèvres. Cela lui rendit quelques forces.

—Vous avez parlé de deux procès-verbaux, dit Briard.

—Je vais vous expliquer en quoi consistera le second. Vous relaterez tous les faits de ce duel tels qu'ils se sont passés, l'insulte faite à l'honneur de Pontalès, les préparatifs de la rencontre, la lâcheté de Pontalès et mon intervention. Vous signerez et Pontalès signera. Et M. Jaguelain aussi mettra sa signature. Il me doit bien cela, fit le général avec un navrant sourire.

—Nous signerons, dirent les témoins en même temps.

—Je signerai, dit Jaguelain. Mais Pontalès refusera peut-être, car il mettrait ainsi son honneur entre vos mains.

—C'est ce que je veux, dit faiblement le blessé. Il signera.

—Et que ferez-vous de ce procès-verbal ? demanda Jaguelain.

—Vous me le remettez, et si je meurs avant de le recevoir de vos mains, vous le remettrez à mon fils Georges. Mais je voudrais vivre seulement deux jours, pas plus, docteur, faites-moi vivre encore deux jours, voulez-vous ?

—Vous venez de perdre un jour tout entier en parlant comme vous l'avez fait, dit le médecin avec tristesse.

—Dussé-je en perdre un autre, il faut que je continue.

—Reposez-vous quelques minutes.

Le blessé obéit. Le médecin le soutenait toujours. Les témoins et Jaguelain s'étaient respectueusement écartés.

—Général, vous pourriez vivre deux jours, trois jours encore, peut-être une semaine, si vous vouliez être sage et me permettre de vous reconduire à votre hôtel, sans plus de fatigue.

—Si je me suis hâté de parler, dit Cheverny, c'est que j'avais peur de mourir.

—Me croyez-vous ?

—Oui, mais si je tombe en syncope, si je ne reprends pas connaissance, cela équivaut à être mort.

—Puisqu'il faut que vous viviez deux jours au moins, je tâcherai de vous faire vivre en possession de votre intelligence, général.

—Etes-vous sûr d'y réussir ?

—Sûr, qui peut l'être d'une pareille chose ? dit le médecin.

Le général poussa un profond soupir.

—Je souffre bien, dit-il d'une voix très faible. Faites de moi ce que vous voudrez, mes forces sont à bout.

Le docteur ne se le fit pas répéter deux fois.

—Messieurs, dit-il aux témoins, le blessé ne pourrait vous entretenir plus longtemps sans qu'il y eût danger immédiat. Je vais le transporter en son hôtel.

On fit avancer une voiture. Briard et le docteur y portèrent le général. Celui-ci paraissait mort. Alors, seulement, Pontalès parut revenir à la vie, se réveiller, recouvrer l'intelligence des choses si graves qui se passaient autour de lui. Il étendit les bras vers le groupe des hommes qui entouraient celui qui s'était dévoué pour lui.

—André ! dit-il désespérément, André !

Personne ne lui répondit, soit qu'on ne l'eût pas entendu, soit qu'on ne voulût pas lui répondre. Alors il se précipita vers la voiture au moment où elle s'ébranlait et voulut se jeter sous les pieds des chevaux. Les témoins l'en empêchèrent. Le

malheureux, hagard, les yeux fous, répétait :

—Est-ce qu'il est mort ? Est-ce qu'il est mort, à cause de moi, André ? Répondez-moi donc. Est-ce qu'il est mort ?

Chavanon eut pitié de lui et dit :

—Non, mais il n'en vaut guère mieux !

—A cause de moi ! répéta Pontalès. A cause de moi !

Les hommes s'éloignèrent avec mépris. Et il resta seul, dans le bois, car Briard avait accompagné le médecin qui pouvait avoir besoin de lui durant le trajet. Seul, en ce carrefour témoin de sa honte, il était tombé, le ventre contre la terre, se tenant et se cachant la tête entre les mains.

—Je n'ai pas pu, je n'ai pas pu ! disait-il.

Et l'idée que Cheverny allait peut-être mourir pour lui le secouait tout à coup :

—Ainsi, André aura sacrifié sa fortune pour me permettre de rétablir la mienne que j'avais compromise ! Et cette fortune, je la détiens, je n'ai pas encore pu la lui rendre ! Je suis son obligé. Il m'a rendu là un service que la reconnaissance de toute ma vie ne saurait lui payer. Et, non content de cela, il me sauve l'honneur. Le monde aurait connu demain ma lâcheté. Grâce à André, il ne la connaîtra pas. Et cela va lui coûter la vie, sans doute ! Qu'ai-je donc fait pour mériter cette amitié ? Rien. Et que ferais-je bien, André mort ou vivant, pour montrer que si je suis un lâche je ne suis pas un malhonnête homme ?

Et, les doigts crispés dans ses cheveux gris, sur la chair saignante de son crâne, il répétait :

—Oui, que ferais-je bien ? que ferais-je bien ?

Le général de Cheverny demeurait rue Ampère. La voiture allait au pas. Elle mit longtemps à faire le trajet. Le blessé était tombé en syncope au moment où il avait été transporté dans la calèche par Briard et le médecin. Rue Ampère, quand on arriva, il n'avait pas encore repris connaissance. Ce fut vers midi seulement qu'il revint à lui.

Briard avait télégraphié à Georges de Cheverny, lieutenant d'infanterie, fils du général, en garnison à Versailles, et le jeune homme accourut, après s'être fait remplacer par un ami.

Georges était un grand garçon de vingt-cinq ans, élégant et distingué, à la figure douce et sérieuse. Elevé par le général dans l'amour du métier militaire, il adorait ce métier, s'y était consacré corps et âme, travailleur acharné, au courant de toutes les productions techniques, en quelque langue qu'elles parussent, suivant d'un œil attentif le développement des forces militaires chez les nations voisines, rapportant toutes ses pensées, toutes ses aspirations, toute son énergie vitale à l'armée, à son pays, à son régiment qui était pour lui comme une seconde famille.

Sorti de Saint-Cyr, quelque temps avant la guerre de Crimée, il avait obtenu de faire partie de l'armée chargée de prendre Sébastopol. Devant Sébastopol il avait fait sa première étape de soldat. Il avait été blessé et avait gagné la croix.

Très bon, très juste, il était aimé de ses camarades, estimé de ses supérieurs qui voyaient en lui un officier d'avenir, devant porter dignement le nom de Cheverny et les soldats et les sous-officiers l'adoraient.

Ne cherchant guère les aventures galantes, retenu du reste par un amour profond qui emplissait tout son cœur, il fréquentait peu les cercles et les cafés. On le voyait rarement en soirée. Il n'était jamais si heureux que lorsque, son service était fini, libre de son temps, il se retrouvait seul, en son petit appartement de garçon, devant ses livres et devant ses travaux entrepris.

—C'est un *bûcheur* ! disait-on, non sans ironie.

*Bûcheur*, en effet, mais n'ayant pas la besogne morose, au contraire toujours souriant et gai, confiant en l'avenir.

Georges de Cheverny avait pour son père, dont il avait pu apprécier depuis longtemps les rares qualités et la haute et vaste intelligence, une véritable adoration. La dépêche du médecin l'atteignait en plein cœur. Elle était courte et terrible, cette dépêche :

« Votre père a été grièvement blessé en duel. Venez sans perdre un instant. »